

Mélancolie et identification

Anne Oldenhove-Calberg

Dans *Deuil et mélancolie*, Freud nous dit que « la mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste par des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtement. »

Je voudrais commencer par vous rendre sensible à ceci : plus un homme ou une femme est normalement névrosé(e), plus il ou elle fonctionne dans la dénégation, c'est-à-dire dans une parfaite méconnaissance du côté du moi de ce qui les constitue comme sujet de l'inconscient. Il n'y a aucun « non » à partir de l'inconscient mais on y trouve bien de la destruction. La reconnaissance de l'inconscient du côté du moi par contre est toujours méconnaissance et s'exprime via la dénégation : « Ceci n'est pas ma mère. » C'est donc une marque d'accès à la symbolisation que de pouvoir fonctionner sur le mode de la négation voire même de la dénégation.

Pourquoi est-ce que j'introduis mon exposé comme ça ? Parce que je pense que, quand le symbolique n'est pas bien mis en place, la négation se formule autrement, d'une manière qu'on pourrait dire plus abrupte, en tout cas plus originaire, c'est-à-dire du côté de la destructivité. En effet, la dénégation, la négation, successeur de l'expulsion, appartient à la destruction, à la pulsion de mort

Toute une série de pathologies donc qu'on appelle en général « pathologie limite » où on peut repérer un trouble de l'identification symbolique et par conséquent une mise en place problématique du symbolique, toutes ces pathologies, je trouve, se caractérisent par un mode de refus ou de négation particulier et toujours autodestructeur. Par exemple, l'anorexie : tentative d'éjecter « l'objet » pour maintenir un minimum de négativité ? Toxicomanie, alcoolisme, boulimie : tentative d'éjecter toute forme de négativité en incorporant l'objet ? Troubles psychosomatiques : tentative d'inscrire réellement la négativité ?

Et enfin la *mélancolie*, plus qu'un trouble limite, et puisque 'il s'agit de notre sujet, où la négation est toute entière dans le symbolique semble-t-il : c'est le « je ne suis rien » du mélancolique. Mais s'agit-il d'un véritable symbolique ou d'un symbolique mal arrimé, pourrait-on dire, à l'imaginaire et au réel, qui tourne à vide, qui tourne

fou.

La question sera donc pour nous ce soir de savoir si ce « je ne suis rien » du mélancolique est une forme de (dé)négaration hautement élaborée et signant une prise dans un symbolique assuré ou bien si c'est un énoncé visant la négativité originaire ou fondamentale de l'homme, soit la pulsion de mort. Vous n'aurez sans doute pas beaucoup de difficultés à élaborer cette réponse.

Partons donc à l'instar de Freud de la genèse de la fonction du jugement. La fonction du jugement a essentiellement deux décisions à prendre :

– Le jugement d'attribution prononce qu'une propriété est ou n'est pas à une chose (das Ding) ;

– Le jugement d'existence concède ou conteste à une représentation l'existence dans la réalité.

On voit donc d'emblée qu'il y a une différence de niveau entre ces deux jugements, puisque dans le second la représentation est déjà pourrâit-on dire détachée de la chose puisqu'il s'agit de la retrouver dans la réalité.

Reprenons « une propriété est ou n'est pas à une chose. » La propriété dont il pourrait être décidé pourrait originellement avoir été bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, orales, nous dit Freud, c'est : « Cela je peux le manger ou je peux le cracher (...) je peux l'introduire en moi et cela l'exclure de moi. »

C'est donc en moi ou hors de moi. C'est ou ce n'est pas. La négation du jugement d'attribution met en place le réel. Ce qui est exclu de cette première symbolisation primitive se retrouve dans le réel. Freud nous dit encore : « Le moi plaisir originel veut s'introjecter tout le bon, jeter loin de lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve à l'extérieur est pour lui tout d'abord identique. »

« D'une représentation, attester ou contester l'existence dans la réalité ». Freud nous dit : « Ici le moi plaisir initial est confronté à l'épreuve de la réalité. Le jugement d'existence porte sur l'existence réelle d'une chose représentée. Il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (das Ding) doit ou non être accueilli dans le moi mais si quelque chose de *présent dans le moi* comme représentation peut être retrouvé dans la perception (réalité). » C'est comme on le voit de nouveau une question d'intérieur et d'extérieur. Le principe de plaisir a été mis à l'écart ici par l'épreuve de la réalité. Freud nous dit : « On reconnaît comme condition pour la mise en place de l'examen de réalité que se soient *perdus* des objets qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle » .

C'est donc dans la mise en place du jugement d'existence, me semble-t-il, que s'inscrirait le processus de perte et donc un pas en plus aussi dans le processus de symbolisation primitive. Processus de symbolisation, comme on le voit pour l'un comme pour l'autre (attribution, existence), interne au sujet, au moi, en deçà de la relation à l'objet comme telle. Lacan nous dit à ce propos : « Cette création du symbole (de la négation) on ne peut même pas la rapporter à la constitution de l'objet puisqu'elle concerne une relation du *sujet à l'être* et non pas du sujet au monde. »

« La négation du jugement attributif et la négation du jugement d'existence, nous dit Jean Hyppolite, sont des en deçà de la négation au moment où elle apparaît dans sa fonction symbolique. Au fond, nous dit-il, il n'y a pas encore de jugement dans ce moment d'émergence, il y a un premier mythe du dehors et du dedans et c'est ce qu'il faut comprendre. »

A l'opposé donc de cette négation du jugement d'attribution et d'existence se trouve la Bejahung (l'affirmation) dont Freud nous dit que cette affirmation est un substitut de l'Eros, des pulsions de vie. La négation par contre, successeur de l'expulsion, est un ersatz de la pulsion de mort. Donc au fond ce que Freud nous dit dans ce texte de la Verneinung, c'est que c'est « la création du symbole de la négation qui rend possible l'accomplissement de la fonction du jugement et permet à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des succès du refoulement et par là aussi, à l'égard de la contrainte du principe de plaisir. »

La question que se pose Jean Hyppolite néanmoins c'est pourquoi Freud ne nous dit pas que le fonctionnement du jugement est rendu possible par l'affirmation. Il y répond comme suit : « La négation va jouer un rôle non comme tendance à la destruction, ... mais en tant qu'attitude fondamentale de symbolicité explicitée. » La négation est donc le reflet de cette mise en place du symbolique.

« Avec la négation, nous dit-il, le refoulé au lieu d'être sous la dominance des instincts d'attraction et d'expulsion peut être repris dans une espèce de suspension, il se produit une marge de la pensée, une apparition de l'être sous la forme du *ne l'être pas*. » « Aucune preuve plus forte qu'on est arrivé à découvrir l'inconscient que si l'analysé réagit avec cette phrase : "Je n'ai pas pensé à cela." Voilà donc avec ce texte de la Verneinung, nous dit Jean Hyppolite, la genèse de la pensée et la mise en place de l'intelligence. La possibilité de voir l'intellectuel se dissocier en acte de l'affectif via la dénégation. »

Vous allez me demander pourquoi ce long détour par la Verneinung. Et bien ce long détour par la Verneinung va nous ramener au « Je ne suis rien » du mélancolique et à la question de l'identification symbolique. L'identification, nous rappelle Lacan, n'a rien à faire avec l'unification. C'est une identification par traits isolés, par traits ayant la structure du signifiant, une identification de signifiants. La thèse de M-Cl. Lambotte que notre cartel travaille cette année est la suivante : « Le mélancolique se serait identifié au rien de l'évanouissement du désir de l'Autre. (...) Il s'exclurait donc en tant que destinataire d'une intention, en tant qu'allocataire d'un message, ou bien encore en tant que sujet d'une jouissance. »

C'est ce qu'elle appelle le déni d'intention d'où s'origine le négativisme systématisé du mélancolique. Le sujet dénie aux choses non pas leur existence mais le rapport qu'il peut entretenir avec eux. Ce serait donc lors de l'épreuve de la réalité (jugement d'existence), c'est-à-dire au moment où la perception peut retrouver son représentant à l'extérieur que le sujet mélancolique aurait eu affaire à la désertion du désir de l'Autre d'où son identification au rien de ce désir qui s'évanouit plutôt qu'à un trait. Cette identification au rien lui donnant une pseudo-identité, une prothèse de Nom. « Il n'a donc pu saisir sa propre image que sous les traits d'un modèle idéal tout puissant, celui-là même qui se trouve à l'origine de la dévitalisation de son univers » Le rapport intersubjectif mis en place dans le stade du miroir via l'identification symbolique (identification à l'idéal du moi), « ce rapport est porté au néant ». « Ce serait donc d'une mort narcissique qu'il serait atteint. (...) Le discours négateur du mélancolique n'est donc pas une acceptation intellectuelle du refoulement, la négation ne porte pas sur le contenu représentatif mais bien sur la pensée elle-même. » Pour reprendre la thèse de M-Cl. Lambotte d'une façon plus imagée, elle nous dit : « Faute d'un premier regard et d'un mouvement de désir parti à son endroit, le sujet mélancolique n'a pu s'identifier au reflet de son image corporelle. Obstinement rivé au modèle maternel, il ignore ses propres traits au profit d'une image toute puissante. L'image spéculaire présente l'apparence d'un cadre vide (identification au rien). La vérité que le sujet mélancolique aurait approchée de trop près au point d'en tomber malade, c'est la vérité du leurre moïque, autrement dit l'illusion de l'identité, « cette irréductible fiction qui définit le sujet » .

Ce qui m'intéresse dans cette thèse, c'est au fond, comment la question du semblant se met en place et par là même la mise en place de la subjectivité, du fantasme, du signifiant et du désir. Puisque s'il y a bien une pathologie où le désir est à zéro, c'est la mélancolie. Ce que dénonce le sujet mélancolique et ce de façon paradoxale, nous dit M-Cl. Lambotte, c'est la castration. Il affirme sa castration haut et fort et, ce faisant, il la dénie. Il affirme sa castration (je ne suis rien) parce qu'il dénonce le semblant, l'illusion de l'identité, cette irréductible fiction qui définit le sujet. Or il n'y a, je pense, de semblant que de castration. Autrement dit, par M. Czermak : « L'existence ne tire sa semblance que d'un manque. » C'est au moment du stade du miroir, qu'un défaut dans l'identification symbolique prend ses effets. Défaut qui fait soit « stagner », je dirais, le sujet juste en deçà du spéculaire, c'est le cas dans la mélancolie, soit « stagner » le sujet juste au-delà du spéculaire dans un imaginaire tout puissant, c'est à mon avis, la névrose obsessionnelle et tout ce qui tourne autour de la belle image.

C'est de ça que je voudrais vous parler maintenant, pour essayer de mieux cerner la clinique des dépressions graves « mélancoliformes » à l'inverse de la mélancolie pure qui pour moi reste plus du registre de la psychose. En ça, je ne suivrais pas tout à fait M-Cl. Lambotte dans sa thèse où elle distingue la mélancolie psychose des mélancolies du registre des névroses narcissiques (allusion à un terme que Freud a employé en son temps). Pour Lacan, le « je ne suis rien, je ne suis qu'une ordure du mélancolique », il nous fait remarquer qu'il ne s'agit jamais de l'image spéculaire. Peut-on en déduire donc qu'il situe cette pathologie avant le stade du miroir ? « Dans ses auto-accusations, le mélancolique, nous dit-il, est tout entier dans le domaine du symbolique ajoutez à cela qu'il est ruiné cela devrait vous mettre sur la voie ». Pour lui, dans la mélancolie, « il ne s'agirait pas du deuil ou de la dépression au sujet de la perte d'un objet mais d'un remords d'un certain type déclenché par un dénouement qui

est de l'ordre du "suicide de l'objet", un remords donc à propos d'un objet est entré à quelques titres dans le champ du désir et qui de son fait ou de quelques risques qu'il a courus dans l'aventure, a disparu. »

On rejoindrait donc ici la thèse de M-Cl. Lambotte de cette désertion du désir de l'Autre in statu nascendi de cette première Bejahung entendue comme le mouvement d'introduction du sujet dans le moi.

La mélancolie se caractérise par un deuil qui n'en finit pas, par un deuil impossible à faire. Le mélancolique est tout entier dans le registre de l'être. Humain il se reconnaît, mais il est trop humain. Il est l'ordure, le rebut du monde. Il est étrifié telle une momie. Il n'est pris dans le désir de l'Autre que sous la forme du « je ne suis rien ».

Je ne suis rien, c'est déjà quelque chose, nous dit M-Cl. Lambotte. Ce n'est pas le rien du désir de l'analyste, c'est un rien plein, c'est un rien qui est sa seule consistance, qui est son identité. Ce qui ne serait pas mis en place c'est le reflet de son image dans le regard de l'Autre, puisque l'Autre aurait déserté à ce moment-là. Il aurait donc une image spéculaire, c'est-à-dire virtuelle de lui-même sous la forme du « je ne suis rien », extrême laideur ou « je suis tout », extrême beauté tel Narcisse se noyant à son insu dans le reflet de son image. Il aurait donc une image de lui-même non érotisée par le phallus, soit ce qui manque à l'image. Une image sans trou. Cela voudrait dire qu'il ne se serait pas « perdu » dans le miroir de l'Autre pour se réapproprier une image spéculaire trouée par le regard de l'Autre, c'est-à-dire une image constituée de traits ayant la structure du signifiant (« Idéal du moi »). C'est pourquoi le deuil dans la mélancolie n'est pas possible parce qu'il n'y a pas eu de perte et donc de constitution de l'objet comme tel.

Dans *Hamlet*, Lacan nous dit : « L'objet a (...), c'est cet objet qui soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas (...), à ce qu'il n'est pas en tant qu'il n'est pas le phallus. »

Pourrait-on dire que le mélancolique n'est pas assez subjectivé ? Ce qui est un des effets du stade du miroir. Le stade du miroir, c'est la mise en place de la subjectivité et la prise du sujet dans le désir de l'Autre. Corrélativement aussi, la mise en place du fantasme et de l'objet. Ici l'objet est détruit ou pas constitué. Le sujet mélancolique aurait une image « désaffectivée » de lui-même. On peut donc dire que l'imaginaire spéculaire n'est pas correctement mis en place. Or on ne peut faire un deuil, à mon avis, qu'autour d'une image phallicisée, érotisée c'est-à-dire trouée. « Le deuil, nous dit Lacan, consiste à authentifier la perte réelle, pièce à pièce, morceau à morceau, signe à signe, élément Gd I à élément Gd I, jusqu'à épuisement. Quand cela est fait, le deuil est fini. » S'il n'y a pas eu de perte réelle de l'objet, comment faire un deuil ?

Revenons maintenant sur ce que j'appelle des dépressions mélancoliformes telles que par exemple les dépressions graves de la névrose obsessionnelle. Quelle est la question de l'obsessionnel, voire même du névrosé ? Être ou ne pas être. To be or not to be. Je vous rappelle que la (dé)négarion, haute forme de symbolicité, c'est présenter son être sous la forme du ne « l'être pas ». Suis-je un homme, suis-je une femme ? Le névrosé obsessionnel ne sait pas trancher cette question. C'est l'identification sexuelle qui est problématique chez lui, parce que l'identification sexuelle suppose un choix et donc une perte : si je suis un homme, je ne suis pas une femme ; si je suis une femme, je ne suis pas un homme. L'obsessionnel, à l'inverse du mélancolique, son objet, il sait qu'il l'a perdu, mais il ne consent pas à le perdre. Il garde cet objet attaché à lui en pointillé. Il ne consent pas à le perdre, parce que lui il « stagne » dans l'imaginaire, dans un imaginaire pas bien arrimé au symbolique et au réel parce que l'identification symbolique ici aussi n'est pas bien mise en place (identification symbolique comme identification de signifiants). Ici on peut dire que l'image spéculaire est mise en place mais que l'obsessionnel s'acharne à en combler le trou. Ce dont il doit faire le deuil, c'est d'être le phallus maternel. Phallus imaginaire. Le deuil est à faire autour de la belle image, belle image insuffisamment trouée par le phallus symbolique. Melman parle, il me semble à juste titre de forclusion de la castration dans la névrose obsessionnelle. Ceci situe cette pathologie beaucoup plus du côté des troubles limites que les névroses hystériques, par exemple. Je suis d'ailleurs assez persuadée que c'est la religion, avec Dieu comme prothèse, qui a tenu, du temps de Freud, la névrose obsessionnelle dans le cadre des névroses classiques. Mais le déclin du père s'est encore accentué avec la perte de cette référence à un Dieu qui est le Dieu des chrétiens et ses images adjacentes : la Vierge, la Mère et l'Enfant, la Crucifixion. Actuellement, l'obsessionnel sert une multitude de dieux avec l'avènement de la Science. De plus la multiplication des images de la femme via les médias fouette un imaginaire pas tout à fait arrimé au symbolique du côté de la violence qu'elle soit autodestructive (dépressions graves, certains troubles psychosomatiques) ou hétérodestructive (comportements limites).

La mise en place de la subjectivité, c'est aussi l'amorce de la mise en place de la castration, c'est-à-dire le passage du registre de l'être au registre de l'avoir toujours via la négation. Pouvoir présentifier son être sous le mode du ne

« l'être pas ». La question de l'hystérique dans cette foulée là c'est : « Ai-je ou n'ai-je pas le phallus ? » Vous voyez ici que le deuil est d'un autre « tabac ».

J'espère vous avoir fait sentir à travers ce que je vous ai dit, qu'il y a donc une sorte de gradation dans le deuil. Gradation liée au passage du registre de l'être au registre de l'avoir via la négation :

– Dans la mélancolie, le deuil est impossible puisque l'objet n'est pas constitué « comme » pas perdu.

– Dans la névrose obsessionnelle, le deuil est possible mais après un long travail de structuration symbolique. Je pense que le névrosé obsessionnel a eu affaire à un Grand Autre, c'est indéniable, mais à un Grand Autre qui l'a mis en demeure de venir faire bouchon, soit à un amour ravageant, soit à une haine implacable. Cliniquement, je trouve qu'il y a souvent un parent psychotique dans la généalogie de l'obsessionnel. Donc un parent pour qui l'altérité est inexistante.

– Dans la névrose hystérique, le deuil est plus directement lié à la castration (secondaire) parce que le symbolique y est plus assuré.

Terminons avec Freud : « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même. (...) Si dans le deuil normal, la perte semble se situer au niveau d'un objet extérieur, dans la mélancolie, c'est au niveau du moi lui-même que la perte se situe. » C'est sur le moi lui-même que la libido se retire provoquant une hémorragie, un trou hémorragique, un évidement du moi. « L'Ombre de l'objet est tombé sur le moi (...) La perte de l'objet est transformée en une perte du moi. (...) Les auto-reproches sont des reproches contre un objet d'amour qui sont renversés de celui-ci sur le moi propre. »

La clinique nous enseigne que, quand le mélancolique aime, c'est la passion qui l'éteint, soit un investissement d'objet du côté du signe plutôt que du côté du signifiant. Le deuil est donc impossible. Quand il devrait se faire, il apparaît un trou dans le symbolique. L'ombre de l'objet tombe sur le moi, c'est l'évidement du moi, l'hémorragie libidinale, l'accès mélancolique.